

Affligeante non discrimination

Etienne Oldenhove

Lorsque Marie-Jeanne Segers m'a demandé la première fois d'intervenir lors de ces journées sur l'exil, j'ai poliment décliné son invitation car je n'ai qu'une expérience très réduite des analysants exilés.

Je considérais que je n'avais pas ma place dans ces journées.

Puis notre présidente revient à la charge et me propose d'intervenir dans une demi-journée consacrée à la mélancolisation du lien social.

Là, je me sentais un tout petit peu plus autorisé à intervenir, du fait de mon intérêt pour la mélancolie et j'acceptai donc de me joindre au travail.

Progressivement, au fil des semaines, se sont dégagés pour moi deux axes de travail.

Le premier est issu de réflexions au sujet de l'exil.

Car l'on peut envisager cette question à différents niveaux.

Le plus commun, me semble t'il, est le niveau politique. Dans cette acception du mot, l'exil est un acte par lequel soit un sujet choisit de s'éloigner d'une communauté et de partir à l'étranger, soit il est exclu temporairement de cette communauté et est forcé de trouver asile dans un autre pays.

Mais l'exil est également une dimension intrinsèque de l'humain : tout sujet est exilé, au départ et cet exil fondateur est même ce qui va le faire désirant.

En effet, du fait d'être pris dans le langage, tout être humain est exilé de l'immédiateté, de la nature, du paradis terrestre comme le dit bien le mythe.

Pas de sujet possible sans cet exil fondateur, sans cette perte originaire. Pas de désir sans objet perdu.

Or, il y a quelques semaines, j'avais pu lire sur le site de l'ALI un article qui y était mis « en ligne » et qui avait retenu mon attention.

Cet article écrit par une collègue du nom de Caroline Guendouz-Barbarai... et daté du 30/09/2008 s'intitule « Errance et exclusion dans la subjectivité contemporaine » et il part de la thèse suivante : la subjectivité humaine trouve son fondement dans l'exclusion.

Or, l'exil est bien une forme d'exclusion, l'exclusion hors d'une communauté.

Je reviendrai par la suite à cet article de Madame Guendouz-Barbarai.

Car si je ne parlerai pas de l'exil en tant que tel, je chercherai par contre à éclairer ce que l'on nomme « mélancolisation » dans le lien social contemporain par un certain défaut de cet exil fondateur.

Le second point de départ de mon interrogation d'aujourd'hui trouve sa source dans les dernières journées d'étude de notre association lacanienne internationale, ici à Bruxelles, en novembre 2008, journées consacrées à la question des homoparentalités.

Une remarque, assez largement partagée et juste – me semble-t-il – y fut émise par un des participants pour dire que dans notre fonctionnement collectif actuel, il fallait s'attendre à ce que assez rapidement, « Au ... par nom de la non discrimination », la procréation assistée soit légalisée pour les couples d'homosexuels... et que donc, la voie soit également ouverte à une légalisation, sous certaines conditions sans doute, de prêts temporaires par une femme de son utérus pour une telle gestation programmée et assistée.

Ce qui me questionne et m'impressionne dans cette hypothèse qui très probablement deviendra bientôt réalité, c'est le moteur de cet *emballement* : « au leurre de la non discrimination » plutôt au leurre du principe de non discrimination.

Certains juristes présents, d'éminents juristes, nous laissaient clairement entendre à quel point effectivement le droit pouvait être commandé par un tel principe, par une telle idéologie, celle dite de la non discrimination.

Au nom du Père, vient se substituer ce « au nom du principe de non discrimination. »

Qu'est-ce à dire que cette discrimination ?

« Non discrimination » fonctionne maintenant comme un impératif, sou-

vent énoncé, un slogan, un mot d'ordre, dictant presque, que toute différence est à proscrire, du moins quand elle risque d'entraîner des conséquences différentes dans le destin des personnes.

On se retrouve ainsi face à une idéologie qui ouvre à toutes les confusions avec des conséquences qui ne sont pas négligeables.

Au départ, discriminer n'a pas le sens péjoratif qu'il a acquis actuellement du fait des excès d'une idéologie égalitariste qui confond égalité et absence de différence.

Que des sujets soient égaux en droit est un progrès de la civilisation et mon propos n'est évidemment pas de le contester. Mais d'être égal à un certain point de vue, par exemple celui de maints droits des citoyens, ne signifie pas que l'on en devienne « pas différent ».

Il y a là confusion de deux niveaux, celui de l'égalité et celui de ... comment le nommer : Identité ? Similarité ? ... ? Non-différence ?

Je laisse provisoirement la question en l'état.

Selon le dictionnaire Robert, « discriminer » signifie « faire la discrimination entre » et il a pour synonymes « distinguer, séparer ». Quant au substantif « discrimination », sa signification est « action de distinguer l'un de l'autre deux objets de pensée concrets », « action de discerner, de distinguer les choses les unes des autres avec précision ».

Ce n'est que dans un sens dérivé, mais devenu courant, que ce mot de discrimination acquiert une connotation péjorative et en vient à signifier « le fait de séparer un groupe social des autres en le traitant plus mal ». Ce qui est ainsi visé, c'est d'abord la discrimination raciale et ce mot de discrimination est donc synonyme de ségrégation.

Ceci nous ramène à l'article de Caroline Guendouz-Barbarai et à ce que Lacan a pu dire sur cette question de la ségrégation, notamment à la fin de son allocution sur les psychoses de l'enfant où il dit : « Voilà qui signe l'entrée de tout un monde dans la voie de la ségrégation »¹.

Cette conclusion de Lacan suit presque immédiatement des réflexions sur la question du droit à la naissance et de notre rapport au corps – je cite à nouveau Lacan : « Problèmes du droit à la naissance d'une part – mais aussi dans *la lancée du : ton corps est à toi*, où se vulgarise au début du siècle un adage du libéralisme, la question de savoir, si du fait de l'ignorance où ce corps est tenu par le sujet de la science, on va venir en droit, ce corps, à le détailler pour l'échange. »²

1. Cf. J. Lacan, *Autres écrits*, Éd. du Seuil, p. 369.

2. Ibidem, p. 369.

Ce texte est *d'octobre 1967*. C'est dire la clairvoyance de Lacan par rapport aux questions qui se profilait à l'horizon.

Nous en sommes bien à cette époque où le corps serait la propriété de l'individu et non plus de l'Autre comme l'affirmait avec justesse le principe de l'indisponibilité de l'état des personnes – ce qui fut rappelé déjà lors des journées d'étude consacrées à la question du transsexualisme³.

Et ce corps est bien « détaillé », comme le dit Lacan, jusque dans les gènes qui sont à l'origine de sa constitution et ses « détails », ses organes, ses composants sont bien entrés *dans l'échange* puisque l'on parle couramment maintenant de « banque d'organes », de « banque de sperme », ...

Ce n'est pas pour rien que la question de la discrimination porte particulièrement sur des questions liées au corps : reproduction, race, handicap, ...

De la discrimination à la ségrégation, il y a un saut. La discrimination peut porter sur n'importe quel type d'objet : je peux discriminer une plante d'une autre, un état d'un autre, ...

Par contre la ségrégation est également une opération de séparation, mais elle distingue une séparation dans un groupe humain. Ségréger signifie « séparer du troupeau ». Ce mot « ségrégation » est indissociable de sa racine (latine) : « grex, gregis : le troupeau, la troupe ».

Je le relève parce que la question qui nous occupe aujourd'hui tourne d'une façon ou d'une autre, autour d'une *séparation* au niveau du lien social.

Ce qui m'est apparu en partant des points de départ que j'ai mentionnés, à savoir : constitution d'un lien social où le principe de non discrimination régnerait en maître – par exemple dans les nouvelles formes de parentalité et dans les nouvelles formes de procréation assistées –, *et* tentative de fonder un Collectif d'où l'exclusion serait exclue,

Ce qui m'est apparu, c'est qu'effectivement, cela ne peut mener qu'à une mélancolisation du lien social.

Je dis bien mélancolisation et non pas mélancolie. Je dis même « affliction » plutôt que mélancolisation.

La mélancolie est une psychose et elle est la conséquence d'une forclusion.

Ce dont nous parlons ici, c'est de tentatives d'effacement, d'annulation, de négation d'opérations fondamentales telles que la séparation ou l'exclusion. Ces tentatives n'arrivent pas à leur fin, mais elles ne sont pas sans consé-

3. Cf. « Sur l'identité sexuelle : à propos du transsexualisme », Tome 2, p. 145, 152, 155, éd. de l'AFI, Paris.

quences, d'autant plus qu'elles opèrent à certains niveaux de l'ordre symbolique, par exemple les législations.

Lorsque l'on parle de mélancolisation, l'on indique que l'on s'inspire de certains traits de la mélancolie.

Or, s'il est une pathologie de la non séparation, c'est bien la mélancolie.

Dans la mélancolie, aucun deuil de l'objet ne peut se faire parce que l'objet n'est pas perdu.

Mais de ce fait aussi, rien ne vient médiatiser le rapport du sujet à l'Autre, dans la mélancolie. L'objet n'y étant pas perdu, il n'y a pas de médiatisation possible du rapport du sujet à l'Autre par le fantasme.

La mélancolie pourrait ainsi être dite maladie de l'amour. L'amour et la haine n'y sont aucunement tempérés par la médiation du au rapport sexuel.

Autrement dit, *la séparation dans le monde des humains passe toujours nécessairement par la sexualité.*

Là où la séparation est récusée, il n'est pas étonnant que soit produite une mélancolisation du lien social.

Or le principe de non discrimination invoqué souvent abusivement aujourd'hui, est souvent une défense contre une séparation nécessaire ou contre une différenciation indispensable.

De quoi se soutient ce principe de non discrimination parfois abusif ?

Il se soutient d'idéaux égalitaires qui ne sont plus qu'expressions de l'amour, et non d'une justice symbolique.

Permettez-moi de revenir maintenant à l'article de Caroline Guendouz-Barbaras, qui s'intitule « Errance et exclusion dans la subjectivité contemporaine », que vais-je en retenir pour mon propos aujourd'hui ?

Quelques points parmi d'autres qui pourraient éclairer notre interrogation. Je résume son développement à l'extrême et vous renvoie à la lecture de son article pour en savoir plus.

Première thèse : « La subjectivité humaine trouve son fondement dans l'exclusion ».

Deuxième thèse : « *La subjectivité contemporaine* se caractérise par *une exclusion de l'exclusion* », exclusion de l'exclusion que Lacan, selon elle, conceptualise à partir du terme *ségrégation*.

Sa thèse devient : « C'est le passage de *l'exclusion* à *l'exclusion de l'exclusion*, bref à la ségrégation, qui fait de l'errance le trait... transstructurel de la clinique d'aujourd'hui.

L'errance (addictive, sexuelle, professionnelle, familiale, objectale) serait cette zone, ce *no man's land* caractérisable comme *défaut de l'exclusion* et *excès de ségrégation*.

La *ségrégation* implique comme toute exclusion, une mise à l'écart, mais la ségrégation implique aussi une inclusion dans autre chose : la grégarisation.

Il me semble à moi que la grégarisation est une inclusion dans un *ensemble* que je dirais *positivé* : ce n'est plus un ensemble comme un autre, un ensemble au sens fort c'est-à-dire fondé sur l'ensemble vide, mais cela devient un ensemble unique, un ensemble qui serait totalement autre.

Or le propre de tout ensemble, c'est d'être à la fois différent des autres et à la fois, le même que les autres en tant qu'ensemble.

Troisième thèse de notre collègue, Caroline Guendouz-Barbaras : « L'errance (contemporaine) est à penser comme effet d'une certaine forme de grégarisation. »

Cette errance est donc très différente de l'effet de l'exclusion de l'exclusion dans la psychose, car celle-ci ne mène pas à la grégarisation. Le psychotique, le non dupe comme le dit Lacan, erre, mais dans une solitude extrême.

Les SDF, par exemple, même s'ils ne sont pas tous psychotiques, ne font pas troupeau. C'est la société qui les regroupe pour les besoins de certaines causes...

De même pour les psychotiques, c'est la psychiatrie qui les regroupe et qui parfois croit pouvoir en faire un groupe.

Et notre auteure de conclure cette première partie de son article par les propos suivants : « En d'autres termes, comment qualifier ce dans quoi les errants contemporains trouvent à s'inclure (par différenciation d'avec le psychotique qui, errant, n'a jamais trouvé à s'inclure) ?

« Il me semble, dit-elle, que c'est en posant le problème de l'errance en ces termes que nous pouvons, précisément, nous décaler du rabattement de la subjectivité contemporaine sur les catégories problématiques que constituent les border-line, les pathologies narcissiques, les personnalités "comme si", la psychose banche ou ordinaire. »

Ce faisant, je pense que cette collègue nous permet de poser la question d'une certaine mélancolisation du lien social actuel, selon des coordonnées plus claires : car toute la difficulté est de distinguer différents types d'exclusion.

Par exemple, elle distingue trois types d'exclusion : exclusion de la *nature* et passage dans la *culture* ; exclusion du *besoin* et passage à la *pulsion* ; exclu-

sion de la *jouissance* et passage au *désir*.

Rien qu'à ce niveau, de distinction, on voit bien, par exemple, qu'un psychotique est plus ou moins bien dans la culture et dans la pulsion. Par contre, l'extraction de la *jouissance* va être parfois très problématique pour lui.

Et lorsqu'on utilise l'expression redoublée « exclusion de l'exclusion », il faudra toujours bien spécifier quel mécanisme d'exclusion de l'exclusion est en jeu : s'agit-il de forclusion ? de refoulement ? de déni, désaveu, ... ? de récusation... ?

Les conséquences en sont évidemment très différentes.

Le grand intérêt que personnellement, j'ai trouvé dans certaines orientations de cet article, c'est l'éclairage donné sur la notion de *ségrégation*.

Quand nous parlons de mélancolisation du lien social, nous parlons d'un effet de ségrégation, nous parlons de la constitution d'un groupe bien particulier, de ce que j'ai appelé, nommé, un ensemble positif.

Quand je vous fais part de mon angoisse par rapport à la force acquise actuellement par ce principe de non discrimination qui pourrait nous amener – ce qui est d'ailleurs partiellement fait – à instrumentaliser par exemple l'utérus d'une femme, en l'isolant d'elle, en en faisant un lieu de production isolée, déliée de sa subjectivité à elle, je m'interroge sur une exclusion de l'exclusion bien particulière.

Car il ne faut pas s'y tromper, le principe de non discrimination comme exclusion de la discrimination est aussi, comme me le disait récemment Bernard Vandermersch, une exclusion de penser.

Une certaine lecture de la non discrimination est idéologique et confond des notions comme celle d'égalité et celle de l'identité avec tout ce que cette dernière notion charrie d'équivocité entre l'identique et le non-identique, la différence absolue qui fonde toute possibilité d'identité.

Ce que le principe de non discrimination introduit, c'est un monde où tout est équivalent. Et cela, c'est une fameuse grégarisation, une ségrégation affligeante.

Cela me plonge dans l'affliction.

J'en suis affligé, mais tous ceux qui se prêtent à cette non discrimination seront affligés tôt ou tard de cette contre-culture.

Certains peuvent s'en réjouir dans un premier temps comme d'une victoire, d'une conquête, ... mais dans un second temps quand ils sortiront des brumes, du brouillard de l'indistinction, ils verront surgir devant eux le roc du réel.

Cela fait penser, par exemple, à certains trajets de transsexuels qui souvent se terminent en fin de parcours dans la mélancolie.

Pour conclure, je vais essayer de reprendre quelques arêtes de ma réflexion.

Le principe de non discrimination, à partir du moment où il se met à fonctionner comme un *a priori* totalitaire, conduit à une ségrégation alors que c'est ce qu'il cherchait à éviter.

Dans notre abord de ces questions extrêmement délicates des homoparentalités, de la procréation assistée, du transsexualisme, il faut refuser d'en faire un groupe « positif, un « tout » positif car cela ne peut mener qu'à une ségrégation.

Autant il faut pouvoir envisager des exceptions, autant il est préjudiciable que les exceptions soient homogénéisées dans un tout, dans un pseudo-ensemble.

La mélancolisation du lien social est très différente d'un processus psychotique. Il ne s'agit nullement d'une forclusion. On reste dans le lien social, mais dans un lien social *par agglutination* et non plus un lien social ordonné dans un discours.

La grande pathologie contemporaine pourrait peut-être être ramenée à un défaut d'identification, de nomination... (c'est-à-dire à un défaut de trou fondamentalement) ou à des pseudo-nominations.

Les questions les plus délicates et difficiles dans la dérive du lien social contemporain sont celles qui touchent au corps parce que le corps est le lieu même de la séparation qui nous fonde : il s'agit toujours d'abord de se séparer de son corps, d'en être exilé pour en disposer Autrement.

Cette séparation d'avec son corps doit venir s'inscrire dans le corps : c'est cela la castration.

L'altérité n'est pas hors du corps : elle ne peut s'inscrire que dans le corps et par le corps.

Enfin, d'où vient cet effet de ségrégation ? Lacan nous laisse entendre dans la conférence que j'ai citée que c'est un *effet de la science*.

Mme Guendouz reprend cette question à partir du discours capitaliste tel que Lacan l'a écrit. Ce discours n'est pas un discours comme les autres parce qu'il ne met pas en place un impossible.

Autrement dit, malgré les apparences, *la science ne fait pas discours* parce qu'elle ne peut mettre en place un impossible fondateur de notre condition humaine.

La science ne dit pas non plus que tout est possible, loin de là.

Mais comme elle n'est pas en mesure de situer un impossible fondateur, on lui fait dire que tout est possible.

Ce à quoi nous avons à nous opposer, ce n'est évidemment pas à la science, mais au délire qui nous ferait croire qu'elle peut faire discours, c'est-à-dire lien social.

La difficulté pour le sujet contemporain, c'est de parvenir à s'extraire de cette grégarisation induite par la science sans plus trouver appui dans un Nom-du-Père porté par la religion.

* * *

DISCUSSION

C. H. de F. – Merci beaucoup, Etienne Oldenhove, pour toutes ces réflexions qui sûrement nous permettent aussi de penser ce qu'il en est de ces nouvelles cliniques, justement sans en faire, comme vous le souligniez, une entité de plus. De ne pas le penser de manière ségrégative. Je passe la parole à Christian Dubois pour la discussion.

C. D. – Effectivement, Etienne, plusieurs fois tu as tenu à répéter des points de vue comme tu en tiens aujourd'hui et dont les points forts sont, tu dis, faire un lien social par agglutination et ce que tu développes, moi ça me parle beaucoup, je n'ai pas d'opposition à ce que tu développes. Il y a tout de même quelque chose que je voudrais te renvoyer, c'est, au fond, tu tiens un peu un discours comme j'ai un corps et ce n'est pas le mien, c'est important de vivre cette altérité à ce niveau-là. Tu diras aussi que la séparation passe nécessairement par la sexualité, ce n'est pas tout à fait la même chose que de dire on a un corps et ce n'est pas le sien, qu'il y a une séparation à faire ; que le corps doit rester autre ou que cette séparation se fait par la sexualité. Voilà, si tu pouvais en dire un tout petit peu plus à ce sujet, je pense que ça serait éclairant.

L'autre remarque que j'ai c'est que, mais bon là tu le reprends de notre collègue, en disant : la subjectivité humaine se fonde sur une exclusion. Je veux bien... Quoique. Il me semble que ce n'est pas tout à fait pareil de dire ça que de dire, par exemple, de travailler cette question comme Lacan le fait dans le séminaire XXI, se fonde sur une aliénation-séparation. Dire que ça se fonde sur une exclusion, ça n'est pas équivalent, je crois. Ça a une tonalité un tout petit peu autre, je pense que c'est un peu du forçage et ce n'est pas pareil. Alors quand on le redouble : l'exclusion de l'exclusion, là au niveau logique on est bien embarrassé parce que comme tu l'as pointé les deux termes, le premier et le deuxième, ne signifient évidemment pas la même chose. La séparation d'avec soi veut dire

d'emblée que ces deux termes ne fondent pas la même chose. Alors il me semble peut-être qu'il y a un côté forçage à ce terme-là, un côté peut-être ça fait image. Et que ça fasse image, c'est un peu regrettable parce qu'au fond, ce que tu viens de soutenir, c'est comment refaire un lien social qui ne soit pas fondé sur l'image. Qui soit fondé sur des repères plus symboliques et moins imaginaires. Voilà, la seule objection que j'aurais à faire à ton intervention.

E. Oldenhove – C'est une objection tout à fait juste, Christian, je m'étais rendu compte en l'écrivant qu'il y avait quelque chose d'un peu caricatural et excessif. Mais voilà, je suis parti de ce travail là et j'ai repris les termes exacts que cette collègue utilisait. C'est vrai que c'est un peu une facilité, c'est pour cela qu'à un moment donné j'ai dit : mais il faut savoir quand même nuancer les choses. Il y a exclusion et exclusion. Mais c'est vrai que l'exclusion à laquelle je pensais, c'est évidemment cette séparation d'avec l'objet a. C'est plus intéressant de parler comme ça, tu as raison.

C. D. – Au fond, on peut dire : quel est le lien entre – tu dis, est-ce que cette exclusion d'exclusion est une forclusion, un refoulement, un déni, etc. – quel est le lien entre ce qui est exclu et ce qui ne l'est pas ? Le couple aliénation-séparation permet, par l'agencement du fantasme, de faire ce lien qui est en même temps un écart.

J-M. F. – Quand on parle de la mélancolie, je trouve que c'est dommage de ne pas utiliser ce qu'amène Marcel Czermak sur la mélancolie ; parce que quand il dit : c'est le discours de l'objet, le mélancolique, c'est celui qui est rejeté... Mais c'est le discours de l'objet réel qui est l'objet réel de l'Autre. Ce qui fait que ça bascule dans la paranoïa où c'est la révolte à être l'objet réel de l'Autre. Et au fond, ça illustre assez bien ce que vous disiez tout à l'heure quand vous parliez de l'absence de médiatisation de la parole dans le rapport à l'Autre et qu'on voit bien qu'être objet réel de l'Autre, c'est effectivement ça. Du coup, je me demandais, quand on évoquait la question de la non discrimination, et vous l'avez évoquée comme un slogan, mais si on prend ce simple fil là de suivre ça comme un slogan, on voit bien à ce moment-là que le groupe qui se constitue autour d'un slogan, c'est un groupe où il n'y a pas de différence ! C'est ce que décrit Freud dans un groupe qui se rassemble autour d'un trait idéal, d'un trait positif. On reprend ce terme-là et du coup il n'y a pas de différence et la castration est complètement exclue. Alors là, elle est hors de propos. Et si on a ce fil-là, je trouve que c'est un fil qui fait lien avec beaucoup de choses que vous amenez et qui sont vraiment très justes.

C. D. – C'est valable pour tout slogan, ce n'est pas uniquement valable pour l'exclusion de l'exclusion, mais pour tout slogan.

J-M. F. – Les enseignants qu'on avait récemment à l'EPEP, pour une journée sur la transmission, disaient qu'ils étaient coincés au niveau de l'enseignement parce qu'ils sont pris par une succession de slogans qu'ils ne peuvent pas mettre en cause parce qu'ils viennent avec autorité. Ils sont pris dans des choses complètement contradictoires et ne savent pas comment s'en sortir.

J-P. L. – J'aurais bien aimé qu'Etienne ne cède pas aussi facilement sur la question de Christian. Ce n'est peut-être pas aussi simple que de retrouver nos habitudes, on va peut-être être obligés de penser, moi je le dirais comme ça : séparation-aliénation-séparation. Parce que ce n'est pas que « aliénation » en numéro un, ça ce n'est pas sûr du tout. C'est à renégocier, à rediscuter, eu égard justement à tout ce que tu évoques. C'est peut-être à repenser, séparation-aliénation-séparation. Et donc, du coup, la question telle que tu la poses, je ne dis pas qu'il ne faut pas discuter comme le dit Christian à juste titre à ce que tu fais porter par l'exclusion, mais je crois que de se contenter du système aliénation-séparation nous met en difficulté pour rendre compte de la clinique.

La question de la prééminence du signifiant qui règle... La question de l'objet a et du fantasme, comme ils en parlent, on a l'impression que ce n'est même pas constitué, c'est la même question que l'enfant, le phallus, l'enfant objet... Enfin, c'est toute cette même question, c'est-à-dire ce champ de travail qui consiste à ne pas considérer comme allant de soi quelque chose dont on doit constater comme, ça ne va pas autant de soi qu'on espérait. Le nouage entre le signifiant et le corps n'est pas fait. C'est toute cette question-là qui est à ouvrir et je trouve que du coup on pourrait le penser par séparation-aliénation-séparation et du coup, la question de l'exclusion telle qu'Etienne l'a lue dans cet article, que j'avais aussi beaucoup apprécié, ne peut pas simplement être refermée par ce que dit Christian. Même si ce que dit Christian est juste, ce n'est pas la question. Voilà, j'aimerais qu'on l'ouvre plus sinon on est de nouveau dans nos trucs que l'on connaît, auxquels on se réfère, d'accord. Mais il y a là une ouverture à laquelle il faut trouver une manière consistante de la soutenir.

J-J. T. – Je suis battu par le père, ça n'a rien à voir avec on me doit. Ce sont deux entrées totalement hétérodoxes. Ça ne noue pas du tout de la même manière le corps et le langage. Si c'est ça que tu veux dire, moi je suis d'accord. L'exemple freudien d'entrer dans le fantasme qui noue le corps à la sexualité du petit d'homme n'a rien à voir avec toutes les formules non-discriminantes, on me doit, enfin l'état me doit... Toutes ces formules qui parlent du corps sans en parler.

Si vous me permettez, il y a un mot que je voudrais dire sur la mélancolie, c'est un mot classique pour ceux qui s'intéressent encore à la psychiatrie... Il y a Séglas ⁴, un grand auteur aliéniste qui a utilisé le terme « perte de la vision mentale » dans la mélancolie. Perte de la vision mentale, c'est-à-dire que le regard d'un sujet, d'un patient, n'a plus de signification, n'est plus accroché à la signifiante. Il veut dire quoi pour être simple : le patient, vous l'interrogez, on est au printemps, il fixe l'arbre avec vous, et il dit : cet arbre j'en vois les feuilles, mais il est mort, pour moi il est noir. Il ne discrimine plus le noir du vert. Très belle, cette clinique de la mélancolie. Séglas appelait cela perte de la vision mentale donc une perte de la force du regard comme signifiant.

Une autre remarque chez Freud : dans *Deuil et mélancolie*, la différence, propose Freud, c'est que le deuil est une perte qui engage un savoir, la mélancolie est une perte sans savoir. Donc, là dans ce que tu dis Etienne, ce sont des agglutinations de connaissances sans aucun savoir. On a quand même dans les propositions soit classiques, soit freudiennes, à mon sens des éléments si vous souhaitez utiliser cette métaphore, mais pourquoi pas, de la mélancolisation. C'est une métaphore un peu extrême, mais qui permet de décrire transitoirement une difficulté.

P. M. – J'ai réentendu ton propos en me posant la question : mais au fond, où met-on le bord ? Et donc quelle est la nature de ce bord ? Est-ce que le bord c'est comme l'écrivent les mathématiciens de la théorie des ensembles, la théorie naïve des ensembles, c'est-à-dire une ligne qui sépare les éléments qui appartiennent à l'ensemble et qui sont déterminés par une propriété particulière, par un prédicat, par un trait, et puis tout le reste ? A et non A. Ou bien est-ce que le bord, c'est quelque chose qui va se dessiner à l'intérieur de l'ensemble et qui va alors discriminer le sujet et son objet et va alors mettre en place le fantasme ? Et au fond, la ségrégation telle que tu l'as évoquée et j'avais aussi dans l'oreille un terme qu'on a beaucoup employé ces dernières années, et curieusement aujourd'hui on en parle plus, c'est la question de la purification. On ne parle plus de ça. On l'a évoqué pour l'ex-Yougoslavie... Je me suis dit, c'est peut-être là l'enjeu véritable de l'affaire, c'est de constituer le fantasme et dans la ségrégation telle que tu la décris, le fantasme, on peut en faire l'économie. C'est-à-dire que le petit a, ce sont les autres et ce n'est pas le réel interne.

E. Oldenrove – Ca me paraît juste, je rejoindrais ta formulation.

4. Célèbre psychiatre français.